

Pascal Escobar



JCM 800
LEAD SERIES



J. Marshall

*Histoire du rock à
Marseille*

1980-2019

LE MOT ET LE RESTE

PASCAL ESCOBAR

HISTOIRE DU ROCK
À MARSEILLE

1980-2019

LE MOT ET LE RESTE
2019

à *Philippe de La Machine à Coudre*

LE ROCK À MARSEILLE, C'EST QUOI ?

En 1980, Marseille est une ville coupée en deux. Au nord, les quartiers populaires où habite une population immigrée venue du bassin méditerranéen, Italie, Espagne, Maghreb. Au sud, le secteur résidentiel de la classe moyenne, de la petite et de la grande bourgeoisie. La ville a pris ces contours avec le développement du port industriel de la Joliette à la fin du XIX^e siècle. Les autorités en place décident d'étendre le port et ses navires de marine marchande vers le nord, de manière à y implanter également les usines qui vont traiter les matières premières arrivées par la mer. Les populations susceptibles de travailler à l'intérieur de ces fabriques se trouvent déjà sur place. La Canebière devient une frontière symbolique qui sépare les deux mondes. En 1980, il y a au moins cinq cinémas qui égayent l'artère emblématique de la ville. Des théâtres, des bistros et des restaurants avec terrasse y attirent la nuit venue des chalands et des familles. La vie culturelle et musicale n'existe que dans le centre qui est le point de rencontre et de brassage des identités multiples qui peuplent la ville.

En 1980, et au début de l'ère Mitterrand, Marseille est une ville qui n'échappe pas au rock. Rock, pop, new wave, rockabilly, hard, punk, à Marseille comme partout, les jeunes se reconnaissent dans le son dont ils se sentent proches. Dans la cité gouvernée depuis trente ans par Gaston Defferre, ils prouvent par leur simple présence que le rock existe, qu'il est là, visible, réel.

Ce qui n'existe pas dans la cité phocéenne au début des années quatre-vingt, ce sont les structures, les réseaux collectifs ou privés qui permettent au rock de se montrer et de se développer. En fait, il n'y a pas de salles, peu de locaux de répétition, les concerts s'organisent dans des cinémas, des théâtres, des Maisons Pour Tous, des centres sociaux, ou sous des chapiteaux. C'est une époque de défrichage durant laquelle faire de la musique rock à Marseille ressemble à une croisade martienne regardée avec étonnement, voire suspicion, par la population et les autorités locales. Les groupes rêvent presque tous de monter à Paris.

À partir de la deuxième moitié de la décennie quatre-vingt, une brèche s'ouvre. Le cours Julien est métamorphosé. De Marché d'Intérêt National pour les fruits et légumes, il devient un lieu de sorties et de loisirs pour la faune un peu déglinguée de la ville. L'Espace Julien voit le jour. Première salle municipale dédiée en partie au rock. Jusqu'à la moitié des années quatre-vingt-dix, L'Espace Julien programme des peintures françaises et internationales, des groupes locaux sont souvent invités à assurer la première partie.

En parallèle, une bande de vingtenaires en soif d'espace d'expression et de liberté de programmation crée La Maison Hantée dans une ruelle semi-piétonne du cours Julien, à quelques dizaines de mètres de l'Espace Julien. C'est le café-concert rock historique de la ville.

Petit à petit l'offre se développe. L'ancien cinéma de Saint-Just se transforme en Théâtre du Moulin. Une équipe d'artistes obtient l'aval de la mairie Vigouroux pour occuper

l'ancienne usine de tabac de la Seita et en faire la Friche la Belle de Mai, vitrine culturelle de la ville, qui, en cette fin des années quatre-vingt et début des années quatre-vingt-dix, n'oublie pas le rock. Les *nineties* voient la création des plusieurs salles indépendantes, chacune avec ses spécificités et son public. En 2000, qu'il soit garage, pop, electro, punk, noise, le rock se démocratise à Marseille. Les locaux de répétitions fleurissent. Un élément s'ajoutant à l'autre, la ville voit apparaître des groupes qui s'exportent, qui sortent du Sud Est pour jouer partout en France et parfois même obtenir une reconnaissance médiatique. Soprano remplit le stade Vélodrome, Jul vend des disques par camions entiers, mais le tissu musical de la cité est quasi exclusivement rock. Une réalité musicale persiste à se déployer à Marseille, celle de personnes envahies par la musique de Vince Taylor, de Brian Wilson, de Factory Records, qui réussissent à transposer ce paradigme pop anglo-saxon dans une contrée faite de soleil et de taxiphones.

ROCK ' N ' ROLL



À cette époque, tu as un concert tous les six mois sous un chapiteau et tu es content, c'est la fête au cuir et à la ceinture à clous, t'y vas avec ta bande et c'est le grand n'importe quoi, mais j'ai pas vu trop de bagarres. Les bagarres, c'est quand tu sors de chez toi à la Belle de Mai, habillé en punk, attention en vrai punk hein, creepers, blazer, chemise, les cheveux en l'air et les badges, en punk à l'anglaise quoi, pas en punk destroy avec la crête et les chiens, bref, tu sors dans le quartier et c'est bon, les embrouilles commencent. La Belle de Mai, en 1982, 1983, tu as encore des familles avec le père qui travaille, la mère qui fait la morue salée et les enfants qui vont à l'école. Quand tu sors de chez toi, c'est le Far West, les mecs, ils te voient avec un cuir et ils deviennent fous, direct t'y es un pédé ou un drogué, ou alors des voyous en santiags qui veulent te braquer direct, alors les punks et les rockers, à l'époque, ils se cachent. Tu as la bande des Réformés, eux, c'est les punks, tu y vas le samedi après-midi et ils sont tous autour de la fontaine à boire de la Valstar, la bière des stars, et à se faire des sacs en plastique de trichlo. Les mecs, ils sont tellement défoncés après qu'ils arrivent plus à parler. Après tu as la bande des skins à Estrangin-Préfecture, quand tu passes là-bas, tu dois avoir une raison d'y aller parce que les embrouilles partent vite aussi. Tu vois les BD de Margerin ou celles des Aventures de Kébra, ils ont rien inventé ces mecs,

à l'époque, c'est comme ça. Les skins avec les bombers verts et les bombardiers et les bretelles, il y en a plein. Parfois, dans les concerts, part une rumeur du genre: "oh il paraît que ce soir, les skins, ils vont faire une descente" et tout le monde se met à flipper. »

« Bah la poudre, elle est partout, c'est Marseille en 1983, t'imagines? Les labos, ils sont juste à côté des salles de concerts, alors tout le monde s'en envoie un peu, mais c'est pas non plus le ravage des sauterelles en Afrique, c'est surtout la bière, le pastis et le Fringanor et toutes ces merdes que tu peux acheter librement en pharmacie à l'époque, putain! tu manges une tablette et c'est parti pour le week-end, tu te fais la tournée des bars du Vieux-Port et de l'Opéra, le VV, l'Arsenal, l'Entrepot, le Duck sur la Canebière, il en est passé des groupes là-bas et de tout, new wave, gothique, rock'n'roll, reggae. Après le concert, ça devient une boîte de nuit, on se gare dehors tranquille sur la Canebière avec nos R5 et nos 4L, à quatre heures du matin, tu as que des bagnoles des mecs qui sont au Duck. C'était comme au Champ de Mars ou au Petit Pernod, tu te gares devant et personne ne te casse les couilles, quand il arrive une voiture, hop, tu fais le tour du quartier et tu te remets où tu étais pour finir ton pastis tranquille. »

« En 1980, c'est comme ça, même les mecs des quartiers nord, ils écoutent Clash, Cure, Téléphone, Taxi Girl, le rock sous toutes ses formes, c'est ça la musique de la jeunesse, avec Shalamar et Kool and The Gang, tu peux même te trouver des magasins avec des fringues genre comme à Londres, tu as une boutique sur la Canebière, tu te souviens, tenue par des Juifs, tu peux t'acheter les creepers, les bombers, les harringtons, les zips à

carreaux, les sorcières, les trucs avec le drapeau confédéré pour faire un peu rockabilly, les lacets américains. Juste derrière, tu as une boutique de bikers pédés où il y a des cuirs de folie mais attention, à l'époque, il faut bosser un mois pour se payer un cuir. C'est les bons souvenirs de ce temps-là, le rock est vraiment la bande son de ces années-là et tu vois, là, on est à Lollipop, c'est super et tout, mais tout le monde se connaît, "comment tu vas", la bise et tout, alors que dans cette période, il y a des rockers partout, ou des gens branchés musique en noir juste, pas forcément rock'n'roll, et ces gens, tu les connais pas. C'est comme les voitures. En 1983, les voitures elles sont encore en fer, les 504 coupé sport vert bouteille et tout, quand tu as un pain, tu vas chez le carrossier. »

Bertrand C., rocker, 23 ans en 1984.

Le témoignage qui précède est un bon aperçu du Marseille rock'n'roll du début des années quatre-vingt. Dans les esprits, la ville est connue pour l'héroïne, le port et la mafia. Le film *French Connection* sort en 1972. En 1978, le groupe de hard rock australien Angel City compose un morceau intitulé « Marseille », le refrain est comme une injonction, « *take me away to Marseille* », implicitement, il s'agit de toucher de la poudre. La cité phocéenne fait fantasmer l'Europe et le monde. Ceux de passage relayent cette image partout où on leur demandera leur opinion : c'est une ville sauvage ; le centre-ville et ses quartiers arabes Belsunce, Noailles, porte d'Aix, sont totalement laissés à l'abandon ; il n'y a presque pas de transports en commun malgré le million d'habitants de l'agglomération ; la ville est anar-

chique ; c'est sale, c'est populaire, c'est dangereux. Sur leur circuit, les touristes ignorent, jusqu'à il y a peu, Marseille. Il faudra attendre vingt-cinq ans et la réalisation du projet Euro Méditerranée pour les voir affluer. Les Anglo-Saxons ignorent tout de Marseille.

Pourtant, les Marseillais aiment le rock anglo-saxon. Comme partout dans l'Hexagone, des groupes jouent devant un public. Au début des années quatre-vingt, le mensuel musical *Best* réalise un dossier spécial Marseille comme il le fera pour toutes les grandes villes de France, et la lecture du tableau dressé par le journaliste ne diffère guère de ceux réalisés pour d'autres villes comme Montpellier ou Bordeaux. Ce qui transparaît, c'est le cloisonnement. Internet n'existe pas encore et les groupes qui ne bénéficient pas d'un support de promotion solide sont cantonnés dans leur ville et ses environ. Marseille n'est pas une ville en avance sur son temps. Il n'existe pas de fanzine, de boutique de disques spécialisée. Quelques rares associations organisent des concerts à la programmation pointue. L'amour du rock y est individuel et procède d'une démarche personnelle. Il n'y a pas de structure solide qui permet aux groupes de s'exporter hors du grand Sud. Aussi, les combos jouent à domicile et font vivre une scène rock'n'roll locale qui s'avère riche pour peu que l'on soit curieux.

PAPILLONS NOIRS

1982-1985

La photo, au grain argentique, montre un groupe qui répète dans une cave où règnent l'humidité et le salpêtre. Union Jack géant accroché au mur, guitare Rickenbacker, blaser Pete Townshend assorti, conçu par on ne sait quel improbable couturier dans le drapeau britannique, coupe de cheveux à la Jam sont les attributs de scène des Papillons Noirs. Ils ne sont pas nombreux en 1982, boulevard de La Corderie, QG du groupe, à se trimballer ces références élitistes et pointues.





Le trio power pop est composé de Patrick Matteis, guitare chant, Daniel Sani, basse, chant, et François Dillier, batterie. Thème de *Batman*, stridences à la Who, clin d'œil aux grands frères Bijou, le contrat est clair, ce sont des mods.

Ils se mélangent alors avec les rockers Bootleggers et font les belles soirées du Flipper, boîte de nuit de la rue Grignan qui, en ce début d'années quatre-vingt, n'hésite pas à programmer du rock borderline.

Le groupe répète au Tilt, dans le quartier de Bonneveine, comme presque tous à l'époque. Enregistre plusieurs maquettes. Thierry Guaraccino reprend les toms et les cymbales en 1983. Les différentes bandes enregistrées montent à Paris mais rien ne suit.

Patrick Matteis, Thierry Guaraccino, et Philippe Pace, un ami musicien, créent le collectif Clubland qui signe chez CBS un single jamais publié. Daniel Sani et François Dillier montent, en 1987, le groupe mod Les Imposters qui joue jusque dans les années deux mille.

VIDE-ORDURES

1983-1988

Aubagne, bourgade provençale reliée à Marseille par dix kilomètres d'autoroute, détient deux titres de gloire : Marcel Pagnol et le reggae. Dans les années quatre-vingt-dix, trois ou quatre groupes de la commune ont joué ce style de musique avec assez de sérieux pour que des journalistes inventent la formule de reggae aubagnais. Ce n'est pas le cas de Vide-Ordures qui opte plutôt pour le punk rock. En 1983, dans la petite ville, la chose ne manque pas de panache. La moyenne d'âge de la bande est de dix-huit ans. Kaiï, le bassiste, a seize



ans. Il rejoindra par la suite une bonne dizaine de groupes de Marseille. Pierrot Gon, futur Les Squaws et Conger! Conger!, tient la guitare, Christophe Bertolino, plus tard lui aussi dans les Squaws, est au chant, Mars Cascanel est derrière les fûts.

Vide-Ordures vit sa vie comme dans une bande dessinée rock du mensuel *Métal hurlant*: ils vont boire des coups au bar du Commerce, traînent sur la place centrale, font des graffitis, volent des drapeaux. Leur premier concert est à l'occasion de la fête de la musique à La Penne-sur-Huveaune. Devant le plateau nommé « Rock à La Penne », deux cents punks se présentent.

En 1984, le groupe se produit avec les Outcasts à Toulon et participe à un concert contre le racisme qui se déroule dans la cité Le Charel, en périphérie de la ville des santons. C'est l'époque « Touche pas à mon pote ». Les festivités ont lieu dans le gymnase de la cité devant mille personnes. Le public punk entend bien se défouler comme il en a l'habitude, en dansant le pogo, non pas de haut en bas comme le prônent les Anglais, mais de gauche à droite en donnant des coups de pied et de main, comme c'est devenu la mode sur le continent. Les habitants se sentent agressés. Les plus jeunes répondent, eux aussi, de la même manière. Le service d'ordre intervient, puis, la sécurité met en place des barrières qui séparent les punks des banlieusards. Ironie du sort pour une soirée qui fait la promotion de la fraternité et de la lutte contre le racisme.

Le groupe tourne à Marseille, joue au VV, à l'Espace Julien, au Théâtre du Moulin, fait les premières parties des London

Cowboys et de The Meteors. Le combo splitte en 1988. Chaque musicien se sent prêt pour affronter des projets plus ambitieux, musicalement parlant, comme Terrifik Frenchies, Les Fourmis Magnétiques ou Les Squaws.

TERRIFIK FRENCHIES

1984-1992

Hervé Dragon, chanteur guitariste loge dans le xv^e arrondissement, vers Notre-Dame-Limite. Le jeune corse montre un sérieux penchant pour les Stooges, les Stones et les New York Dolls. Lors de ses pérégrinations dans le centre-ville de Marseille pour regarder les guitares dans les devantures du boulevard de la Libération, acheter un vinyle des Lords of The New Church dans la boutique Phono Montgrand, voir un



concert au VV sur le port, il rencontre ceux qui vont former avec lui le groupe dont il rêve depuis qu'il a seize ans. À la batterie, il y a Docteur Jack, qui vient du Roy d'Espagne. Il sera là jusqu'au bout, en 1992. Hervé Dragon vient des quartiers nord, lui des quartiers sud. Aussi se retrouvent-ils dans le centre-ville et le rock'n'roll est leur dénominateur commun. Avec un bassiste et un guitariste rencontrés dans les mêmes circonstances, ils commencent les répétitions, reprennent « Pipeline » version Johnny Thunders, « Route 66 », « No Fun », jouent leurs propres compositions, montent un set et le mettent à l'épreuve dans quelques bars du centre. En 1985, peu de temps après la création du groupe, ils sortent en autoproduction un 45-tours, *Psychedelic Ramblers*. Sur la face A, une ballade vitaminée avec piano dans la grande tradition Mink DeVille – Thunders. Sur la face B, un rock classique baigné par l'ombre tutélaire des Dogs et Dominique Laboubée. La galette est bien accueillie mais le groupe ne tient pas la longueur. Manque de motivation, études, service militaire, la troupe explose en plein vol et Hervé Dragon se retrouve seul, en 1986, à jouer acoustique dans les bars du Vieux-Port.

Lors d'une de ces soirées, en 1988, à La Maison Hantée ou au VV, Kai, ex-bassiste de Vide-Ordures, lui propose de l'accompagner. Les Terrifik Frenchies reprennent du service, toujours avec le même batteur mais avec Kai à la basse Fender Précision et Bruno Star à la deuxième guitare. Comme essai de reformation, ils se produisent à Bonneveine pour la fête de la musique. Ils jouent deux heures durant, sans avoir répété avant, et le feeling passe immédiatement.

Les Terrifik Frenchies écument tous les lieux possibles: à La Maison Hantée (« le gros test », selon Kaiï), au Perfect, au Rockline, Au VV, au Vox, au Pop Art, des anciens bouges de l'Opéra et du Vieux-Port. « Je me souviens d'un bar sur le port où on jouait sur une scène amovible qui pouvait descendre du plafond avec de la fumée et la musique de Batman. Parfois sur la scène, il y avait des stripteaseuses, parfois nous. »



Le groupe est cité dans la presse locale, fait quelques télé régionales. Il ne recule devant aucune proposition, « on voulait pas mourir idiots ». Le groupe tourne lors de quelques dates dans le Sud, Montpellier, Toulouse, Toulon. En 1992, par le biais de Jack Lang, alors ministre de la Culture, ils partent en Albanie. Les Terrifik Frenchies sont sélectionnés pour représenter la France, lors de la première organisation de la fête de la musique, dans le pays récemment libéré du communisme. Le premier soir, ils jouent pour la nomenclature, le deuxième soir, ils se retrouvent dans un stade devant 30 000 personnes en folie. Ils se prennent pour les Stones. Ils se disent maintenant en Albanie, ils connaissent U2 et nous. De l'aveu de Kaiï, « c'est la claque de notre vie. Quand on a reçu la VHS du ministère de la Culture, on s'est dit: "ah on va avoir des preuves, on va pouvoir nous croire." » Mais ce voyage à Tirana a pour effet de démonter le groupe. Après ça quoi faire? Le combo est dans une impasse. Ils font un dernier concert en 1992 pour l'inauguration du Dôme,

lors de laquelle une scène qui se passe dans les loges les marque. Robert Vigouroux, maire de Marseille, entre pour les saluer et se sert un gobelet plein à ras bord de whisky qu'il avale cul sec sous le regard ahuri des Terrifik Frenchies. Peu de temps après, le combo splitte sans avoir enregistré l'album qui aurait laissé la véritable trace sonore du groupe.

Sud Side

Cité des arts de la rue,
225, avenue des Aygaldes, XV^e

1985 - encore en activité

La jeune femme a vingt-huit ans. Elle est venue à Marseille attirée par les lumières de la grande ville. Un midi, une copine l'appelle pour lui annoncer « ce soir, c'est apéro Sud Side ». Alors, elle se prépare. Bottines en cuir jusqu'aux genoux, collants noirs et jupe courte. Elles embarquent trois amis et prennent la direction des Aygaldes. Ils ne viennent jamais dans ce secteur. À moins d'être travailleur social ou prof dans un lycée de zone d'éducation prioritaire, il n'y a aucune raison de s'y rendre. Ils se trompent de route, traversent la Cabucelle par la rue de Lyon. La misère n'est pas à la verticale comme dans les grandes cités que la jeune femme voit depuis l'autoroute nord. À l'horizontale, c'est pas folichon non plus. Elle demande sa route dans un bar de Saint-Louis. Quand elle ouvre la porte du bistrot avec la sciure par terre et les tables en plastique, tous s'arrêtent de parler. « L'ancienne huilerie Les Abeilles ? Faut juste descendre à droite, remonter au croisement et c'est bon. » Un boulevard bordé de murs de pierres indique un passé industriel. Plus haut, un bus RTM est planté, le nez dans le sol. Les quatre roues en l'air. C'est la Cité des arts de la rue. Le hangar Sud Side est dedans.

Immense, esthétique, urbain, électrique. Le design industriel se fond avec la musique qui passe dans la sono et l'univers des motos anglaises qui suinte des murs comme l'huile du moteur.



« Putain, c'est pas tous les jours qu'on boit un verre de blanc dans un endroit pareil », se dit la jeune femme. Il est 21 heures, il y a déjà du monde. À minuit, trois cents personnes picolent et dansent. Les garçons ont ciré leur cuir noir, les filles ont le tube de rouge à lèvres dans le sac. Sud Side est comme une faille spatio-temporelle. Quand on rentre là-dedans, on n'est plus dans le xv^e à Marseille, on laisse la vie de tous les jours pour entrer dans un film de Jarmush version BSA, postes à souder et amplis qui explosent. À une heure du matin, la jeune femme monte sur

le comptoir pour danser avec une copine. Nulle part ailleurs sur terre elle ferait ça. Philippe Moutte, le fondateur de l'association avec Patrick Ortega et José Cano, est derrière le bar. Il se dit que cette fille qui danse sur le comptoir de chrome, qu'il a fabriqué avec les mêmes machines qui servent à souder des trapèzes de vingt mètres de haut, est comme l'incarnation du parcours de Sud Side.

La vingtaine, le trio s'est d'abord lancé dans la fabrication de side-cars dans un atelier de la rue des Bons Enfants. Le Taxi Bar, au coin de Franklin Roosevelt et Libération, est le point de rencontre des rockers amateurs de deux roues. Un coup d'œil au Taxi Bar suffit à constater que le lieu sort d'une planche de Denis Sire dans *Métal hurlant*.

Ensuite viennent les voyages en Angleterre, pour y observer de plus près les Triumph et les Norton conduites par des motards à fond de Clash et Stranglers. Philippe rencontre le Club 59, l'aristocratie des gens qui roulent en deux roues et portent le cuir noir comme si c'était une seconde peau. En revenant, il amène avec lui le concept de Café racer qui n'existe pas encore à Marseille. Jusqu'à présent ici, le rock et la moto, ce sont les choppers à l'américaine. Sud Side développe une iconographie version engins anglais.

Puis s'imposent la soudure et la professionnalisation. L'association s'installe en 1993 dans la halle aux porcs des anciens abattoirs de La Calade. Les ateliers du centre-ville sont devenus trop petits pour la construction de structures métalliques destinées au théâtre de rue et au cirque. Les soirées Rock au Garage commencent. Aux Abattoirs, il y a de la place. Dans ce lieu postindustriel au cachet XIX^e siècle dont l'entrée est classée

monument historique, tout est possible. Alors l'association s'organise, loue une sono, monte une scène, invite des groupes. Les Marseillais répondent présents. Tout le monde a envie de pénétrer dans ce lieu splendide et mystérieux. Il y a huit éditions du Rock au Garage. En 2001, les ateliers Sud Side déménagent pour la Cité des arts de la rue dans le quartier des Ayalades. Aux Abattoirs, ils occupaient 600 m², dans la nouvelle cité, 2000 m². L'ancien site industriel est fermé, vide, froid. Arrivés les premiers, ils sont seuls. Alors ils créent le « bar des mises au point ». Tous les derniers vendredis du mois, le rock, l'alcool et la danse réchauffent le hall gigantesque rempli de machines et de motos. Au début, il y a 50 personnes. Puis 200. Puis 400. L'équipe se sent dépassée. En 2015, pour les trente ans de l'association, c'est le délire. 2500 personnes se pressent jusqu'aux grilles d'entrées de la Cité des arts de la rue. Selon Philippe, le projet perd alors de son sens. L'aspect subversif du rock et de la moto n'est pas soluble dans n'importe quelle sortie du samedi soir. Sud Side n'est pas une boîte de nuit. Arrêt buffet.

Même si le rock est pour l'instant mis en stand-by dans son lieu de travail, il lui arrive encore de se faire aborder par des motards qui le remercient. Merci pour la musique, les anglaises, et pour la rencontre au Rock au Garage de 1998 avec la mère de leurs enfants.

VENUS BITCH

1986-1989

Venus Bitch est fondé en 1986 par Pascal Ferrari, habitué des rangs de Leda Atomica, et son amie Sophie Rippert. En 1987, Phil Spectrum leur enregistre une démo et l'envoi pour les sélections d'un tremplin. Le groupe est retenu. Le concert aura lieu dans les arènes d'Arles. Dans l'urgence,



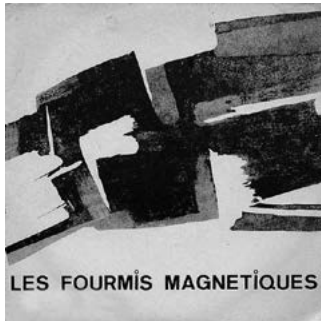
le duo recrute Kaï des Terrifik Frenchies à la basse, un certain Hervé à la guitare et Jean-Marc Pisani, dit Jearc, à la batterie. L'idée est de mélanger le Gun Club et les Pixies. « On a fait des super premières parties », constate aujourd'hui Pascal Ferrari, « Elliot Murphy, Johnny Thunders à l'Espace Julien en 1989, les Lords of The New Church au Moulin en 1988, mais le projet est resté au stade de démo. À l'époque, tu ne sortais pas des disques comme maintenant. Il n'y avait pas Pro Tools et Internet. » « On était à fond dans les trucs barrés, on a pris Micha, un Américain, au violoncelle, on se prenait pour les R.E.M. de Marseille. » Malgré l'aura sexe et destroy du combo, le succès n'est pas au rendez-vous. Le groupe se scinde. Jean-Marc Pisani monte Les Fourmis Magnétiques, Pascal Ferrari dynamise le projet en le renommant Marquis Moon en 1989.

LES FOURMIS MAGNÉTIQUES

1987-1988

« La bande des années quatre-vingt », lance Jean-Marc Pisani, *alias* Jearc, « tout le monde se connaît, tout le monde va à La Maison Hantée ou à l'ancien Chocolat Théâtre. Tu sortais le week-end et tu croisais tout le monde au VV ou au Rockline, c'était la vie des jeunes en noir, les groupes se faisaient et se défaisaient au gré des rencontres et des humeurs de chacun. Quand Venus Bitch se termine, on continue, on





veut faire de la musique et le mieux possible. » Un rock pop chanté en français, autrement dit un rock de Marseille, selon l'appellation qu'ils défendent. Jean-Michel Fantozzi est au chant, Kaï, encore lui, à la basse, Pierre Corallo et Christophe Bertolino aux guitares et Jearc

à la batterie. Dans un style musical qui se rapproche des Clash, version « Lost In The Supermarket », Les Fourmis Magnétiques enregistrent, en 1988, en autoproduction, un 45-tours, *Sur les falaises*, « chez un barjot », selon les termes de Jearc, qui s'appelle François, dans la rue Consolat. Toujours est-il que les Fourmis Magnétiques sont dans la scène de l'époque. Terrifik Frenchies, Leda Atomica, Sepher, Les Chérubins, et comme l'ensemble de ces combos, ne trouve pas le sens ou les ressources pour traverser la décennie du rap et de l'électro qui arrive.

SIDNEY BROS' BAND

1987-2013

Au milieu des *eighties*, Max Sidney, chanteur, part aux USA avec sa compagne Carol Marine, également chanteuse. Il se dit déçu de l'aventure Nitrate, son premier groupe de rock, qui ne l'a pas mené jusqu'où il souhaite aller. Alors il se rend outre-Atlantique, dans le berceau du blues, du rhythm'n'blues, du rock'n'roll et de la soul. Max se frotte aux musiciens américains, à l'état d'esprit général du pays qui affirme « si tu fais quelque chose, fais-le jusqu'au bout, donne-toi les moyens



et met-le en valeur. » Cette vision du rock'n'roll lui plaît. « En France, tu as les punks qui ont des bonnes idées mais qui jouent mal, les bons musiciens qui n'ont pas d'idées et qui font du balloche, puis les jazziers qui jouent dans l'indifférence générale. Aux USA, ces trois éléments sont réunis en un seul groupe. » C'est ça qu'il faut faire, se dit-il. Une expérience musicale lui servira particulièrement de détonateur. À Key West, en Floride, il entre dans un bar et voit un groupe. Le batteur l'aborde « tu joues de la batterie ? » Comme Max acquiesce, il lui propose de le remplacer au pied levé. Max s'engage pour une semaine de tournée en Floride. Lorsque le chanteur rentre à Marseille, il a en tête cette aventure. Il se dit je vais faire pareil mais ici, en Provence.

Il monte le Sidney Bros' Band. Bros' parce que son frère est de la partie. Ronald Sidney est guitariste. Ce dernier a créé avec d'autres La Maison Hantée. Les deux frères ont en ligne de mire le blues électrique de Chicago et les revues professionnelles qui alimentent l'imaginaire lié à cette musique et à son univers : section cuivres, moiteur, tenues de scène et bourbon frelaté. Le 10 de la rue Vian leur sert de local de répétition. Ils se produisent à L'Intermédiaire, au Bar de La Plaine, au Backstage, qui deviendra par la suite le May Be Blues, au Montana Blues qui, en ce temps-là, organise des concerts. L'ossature du Band est composée des deux frères et de Carol qui chante et joue des claviers. De nombreux autres musiciens tournent avec eux. Gérard Stiewe *alias* "Le Baron" tient la basse jusqu'à la fin. « En 1987, les problèmes de normes sonores ne se posent pas. Chaque bar dispose d'un groupe qui assure l'animation musicale. » Ils ont des contrats avec l'IPN à Aix-en-Provence, le Jungle Café, le Bungalow

Café, Le Bistrot Aixois. En 1987, le groupe sort un premier 45-tours en autoproduction, rencontre Michel Antonelli qui tient le café-concert Le Cri du Port. Appréciant leur musique, il leur propose: « Je veux vous manager mais il me faut une équipe professionnelle. » Le Sidney Bros' Band devient une figure du blues dans la région. Ils font la première partie d'Elliot Murphy et de Miles Davis. En 1993, sort leur premier CD, *Blue Rocker*, en coproduction avec le Studio Cactus, à 1 000 exemplaires distribués par Night and Day. C'est une époque dorée. « On se changeait tous avant de monter sur scène. Un soir, le bassiste garde la même chemise. Les autres lui demandent pourquoi tu ne te changes pas? Il répond parce que j'ai trop de billets dans la poche, je veux pas les perdre. » Les contrats sont alors payés cash. Ils jouent en show case à la Fnac, le titre « Sandy » passe à la radio. « Une fois, j'étais en voiture, arrêté à un feu rouge, une bagnole se range à côté de la mienne et par la fenêtre du type, j'entends "Sandy" qui passe sur les ondes. [...] Cet enregistrement a été une expérience magnifique parce que ça permet de voir la réalité du truc. Nous, on s'y est crus. On s'est dit on va devenir les Rolling Stones. Bon, manque de bol... On a été professionnels pendant vingt-cinq ans. La meilleure période est indiscutablement 1989-1993. » À partir de 1993, il y a un changement de personnel. La formule s'adapte. Ils jouent de la country, du hard, du blues, en fonction de la demande.



LA MAISON HANTÉE

10, rue Vian, V^e

1985 - encore en activité

« Le gratin dauphinois est parfait », se dit le batteur. Bonne consistance crémeuse, bonne tenue. Trois tranches de rôti de porc l'accompagnent. Pas de salade hypocrite sur le côté, pas de rondelles de tomate avec la vinaigrette industrielle dessus. Juste les pommes de terre et le cochon. Bien cuit, pas sec. Une assiette de grand-mère, le dimanche midi. Le batteur a la cinquantaine. Il mange à La Maison Hantée depuis trente ans et possède même un sweat à capuche noir avec écrit au dos « *support your local pub rock* ».

Sur la mezzanine, la serveuse qui fait le voyage entre les étages toute la nuit lui demande : « Encore un pichet de vin ? Je vous l'amène tout de suite. » Elle porte un t-shirt avec des flammes, le diable et un nom de groupe écrit en gothique. Le musicien observe des metalleux qui font une partie de billard. Dans la sono, Exploited ou Pantera. Il réfléchit à tous ces estaminets qui ont ouvert et fermé depuis trente ans dans le quartier. Il n'y a que deux cuisiniers à Marseille, se dit-il, Kabli à La Passerelle et Yann à La Maison Hantée. Le reste n'est que du superflu.

D'ici quelques jours, pour la fête du Plateau (autre nom de la place Jean-Jaurès), la rue Vian va se transformer, comme chaque automne, en Berlin *by night* à faire pâlir d'envie Kreuzberg. Comptoir dehors avec tireuse à bière et serveuses en extra.

Dix groupes qui se relaient dans une chaleur suffocante. Deux cents personnes dedans, trois cents dehors. Tout le monde se fait la bise. Hardcoreux, punks, rockers, skinheads, metalleux, bikers, noise arty, new wave, tout le monde démontre que le rock existe dans cette ville.

Le batteur se souvient de la première fois qu'il a entendu parler de La Maison Hantée. Il a dix-sept ans. C'est un samedi. Sur FR3, il y a les informations régionales, ensuite un court programme en langue provençale sur la différence entre la socca à Nice et les panisses à L'Estaque. Il est affalé dans le canapé familial, indifférent aux images. Son œil est alors attiré par une tache jaune avec des ondulations posée sur un corps jeune vêtu d'un perfecto noir. C'est la chevelure de Thierry Bezer. Blond avec des bouclettes qui tombent jusqu'aux épaules, grand, svelte, son apparence est comme une insulte aux autochtones méditerranéens râblés comme des sangliers. L'homme est le monsieur rock de FR3 Marseille. Depuis la moitié des années quatre-vingt et jusqu'aux débuts des années quatre-vingt-dix, il anime Attendez pour faire la vaisselle, une émission destinée au public jeune adulte comme une fenêtre de respiration entre Thalassa et Des chiffres et des lettres. Thierry Bezer est une sorte de Tintin local dont les reportages ont pour vocation de mettre en lumière l'actualité culturelle locale autre que le Mondial de la Marseillaise ou la foire du Parc Chanot. « Il est branché rock », disent les musiciens du coin. Ce samedi de 1987, le batteur voit donc le reporter bouclé s'entretenir avec un artiste qui porte un blaser sans manche et une casquette en cuir. C'est le guitariste d'un groupe qui joue à La Maison Hantée, vendredi prochain. « La Maison Hantée, c'est quoi ça ? », se demande le batteur. Il a entendu parler du VV, du Sergent Pepper, du Flipper mais de La Maison Hantée, jamais. « Le club rock ouvert depuis deux ans



dans les ruelles du cours Julien », poursuit l'animateur, « concert ce vendredi à 21 heures. » Et l'image se transforme en fondu moitié d'écran où ce qui était en haut se retrouve en bas avec effet neige fluorescente sur les couleurs.

C'est parti. Quand le batteur ouvre les portes du club, Yann Doullay et Roland Sidney sont derrière le comptoir. Ils ont repris l'ancien Café Théâtre de La Plaine en 1985. Ils ont la vingtaine. Yann est un enfant du quartier. L'endroit est petit mais ça suffit. Un comptoir, une scène dans le fond, des baffles et du